

Des membres de la John Birch Society prêtant allégeance au drapeau lors d'une réunion. John Birch Society, Chicago, Illinois, États-Unis (photo de Francis Miller, 1961).



LES CROISÉS DE L'ANTI-COMMUNISME

Depuis sa fondation en 1958, en pleine guerre froide, la John Birch Society dénonce un complot communiste visant à prendre le contrôle de l'Amérique. Une organisation au fonctionnement opaque qui a fait de nombreux émules en prêchant le patriotisme et le retour à la vertu. Et qui perdure encore aujourd'hui.

En ce jour gla-

cial de décembre 1958, Robert Welch, riche retraité de l'industrie de la confiserie, a convié une dizaine de ses amis hommes d'affaires à une réunion secrète dans une demeure de style Tudor d'Indianapolis, dans le Midwest américain. À sa demande, chacun a réservé son propre hôtel et prétend voyager pour le *business*. Personne ne doit les voir ensemble... C'est dans cette atmosphère de conspiration que naît la John Birch Society, qui va marquer la société américaine par ses théories complotistes durant les années 1960-1970. Cinq ans auparavant, dans les archives du Congrès, Robert Welch a découvert l'histoire de John Birch, un missionnaire américain parti en 1940 en Chine, alors en guerre contre le Japon. Engagé comme agent de renseignement pour ses compétences en mandarin, le jeune évangéliste a réalisé plusieurs missions avant d'être abattu par des soldats de l'Armée rouge dans le chaos précédant la proclamation de la République populaire de Chine, en août 1945. « *La vie et la mort de John Birch ont tout de suite trouvé un écho chez Welch, né comme lui dans une*



Robert Welch, fondateur et président de la John Birch Society, le 15 mai 1961.

famille de prédicateurs du Sud. Son père cultivait la terre pendant que sa mère, ancienne institutrice, lui faisait l'école à la maison », note l'historien américain Matthew Dallek, professeur à l'Université de Washington dans son livre *Birchers* (Basic Books, 2023). « *Dans la biographie qu'il consacre à Birch, en 1954, Welch en fait une figure christique, un martyr sacrifié par l'Amérique sur l'autel du communisme et la première victime de la guerre froide.* » Isolationniste, aigri par les réformes progressistes du New Deal, admirateur du sénateur anti-communiste McCarthy, l'industriel reconverti en essayiste a trouvé le héros idéal pour faire valoir ses idées politiques. En cette fin des années 1950, la guerre froide bat son plein. Khrouchtchev a remplacé Staline, mort en 1953, à la tête du parti communiste de l'Union soviétique. Eisenhower, le héros de la Seconde Guerre mondiale, a été réélu président américain en 1956. L'heure se veut à la détente, mais les deux grandes puissances ont engagé la course du nucléaire et de la conquête de l'espace. Et si la chasse aux

communistes des années McCarthy semble close, la grande peur rouge hante encore l'imaginaire de nombreux Américains. Alors que les droits civiques en faveur des populations afro-américaines progressent, que la télévision en noir et blanc et la culture rock se popularisent, la Birch Society rêve de rétablir l'ordre moral et politique. « D'un certain point de vue, les hommes qui ont rejoint Welch à Indianapolis sont des piliers de l'Establishment : blancs, fortunés, chrétiens, ils s'affichent comme des citoyens engagés, reprend Matthew Dallek. Mais ce sont avant tout des ultraconservateurs. Profondément opposés aux syndicats et méprisant l'État-providence, ils aspirent à un marché libre de toute réglementation gouvernementale. Leur scepticisme à l'égard de la démocratie les soude dans un but idéologique : lutter contre le complot communiste rampant qui menace de conduire les États-Unis à leur perte. »

NOTRE MISSION EST DE DÉNONCER LES AGENTS COMMUNISTES INFILTRÉS, TELS QU'EISENHOWER OU MARTIN LUTHER KING

D'emblée, Welch s'impose comme le leader de la John Birch Society, alors basée à Belmont, Massachusetts, non loin de Boston. *The Blue Book*, le recueil de ses écrits et discours, devient sa Bible. Soucieuse de respectabilité, l'organisation se place en marge des deux grands partis, les républicains et les démocrates, et d'un système politique qu'elle conteste. Sa mission, affirme son chef, c'est de dénoncer les agents communistes infiltrés au plus haut sommet de l'État : il accuse le président Eisenhower d'en être un, le pasteur Martin Luther King aussi. Le danger est omniprésent et universel : en décidant de son indépendance, en 1962, le général de Gaulle n'a-t-il pas vendu l'Algérie, devenue aussi rouge que la Chine de Mao ? La progression du mal ne peut être vaincue que par un affaiblissement des pouvoirs du gouvernement fédéral et un retour aux traditions à l'intérieur, par un renforcement de la défense américaine à l'extérieur. Pour autant, la JBS nie catégoriquement tout caractère raciste ou antisémite. « À l'échelon local, elle ne dédaigne pourtant pas des accords tactiques avec toutes sortes d'organisations d'extrême droite », rappelait en 1964 le journaliste Jacques Amalric, alors correspondant du Monde à Washington. Une tactique qui permet par exemple à Welch de prôner une juste solution au problème racial américain, quelques jours après avoir assisté à une réunion ségrégationniste de Dallas où un orateur déclarait : « Bien que je ne sois pas un extrémiste, je pense que tous les Juifs devraient être déportés et que les Nègres ne devraient jamais avoir le droit de s'asseoir à côté des Blancs dans les autobus. »

Aussi irrationnel soit-il, le discours de la Birch Society fait mouche dans une partie de la population.

Bien financée et bien organisée, elle s'emploie à recruter de nouveaux membres, des Américains tranquilles de préférence, chargés de famille, dotés de situations honorables et chrétiens pratiquants. « Ses locaux pourraient aussi bien être le siège d'une quelconque société commerciale, constate Jacques Amalric, de retour de son reportage à Belmont, en 1964. Ici la salle où l'on répond à l'important courrier des adhérents, là la bibliothèque, dont l'éventail idéologique reste très limité, dans un second bâtiment les stocks des publications de la maison, dont la lecture est recommandée aux fidèles. Un détail retient cependant l'attention : la quantité de drapeaux qui ornent les locaux, aux murs, sur les bureaux, aux boutonnières, aux corsages, il y en a partout. »

L'unité de base de l'organisation, hiérarchisée et cloisonnée, est le chapitre, calqué sur la cellule communiste et dédié à la lutte contre la « conspira-

tion » par l'information et l'éducation. « Chaque fois qu'un chapitre atteint 20 personnes, un nouveau est formé, une manière pour le quartier général de garder le contrôle », constate Matthew Dallek. Au milieu des années 1960, la JBS compte entre 60 000 et 100 000 membres, mais les observateurs les plus sérieux estiment à cinq cent mille au moins le nombre de ses sympathisants. Son bureau national comporte huit généraux, trois amiraux, plusieurs docteurs en philosophie, un ancien gouverneur de l'Utah et un ancien représentant de la Californie...

DU MACCARTHYSME AU SUPRÉMATISME

La Birch Society édite alors un magazine mensuel, *American Opinion*. Elle organise aussi « des dîners au Waldorf-Astoria de New York avec des hommes politiques puissants [...], [anime] une chaîne de librairies, des centaines de sections locales, des émissions de radio, des camps d'été pour les enfants de ses membres... », renchérit le journaliste Tim Sullivan dans un article de AP News du 22 janvier. Les femmes y jouent un rôle crucial. « Blanches, mariées et pratiquantes, ces recrues n'ont pour la plupart jamais fait de politique auparavant. Galvanisées par les discours de Phyllis Schlafly, fervente admiratrice de McCarthy, elles craignent que les droits civiques et le mouvement féministe émergents nuisent à leur conception de la famille et à terme, fragilisent leur statut dans la société », explique Matthew Dallek. Actives dans le secteur de l'éducation, ces Birchers au féminin s'attachent à prendre le contrôle des commissions scolaires locales pour s'opposer aux transports scolaires mixtes mêlant les Noirs et les Blancs, interdire l'éducation sexuelle à l'école, introduire des textes patriotiques dans les



En 1951, un homme brandit des pancartes anti-communistes devant un cinéma projetant le film David et Bethsabée. Le scénariste du film, Philip Dunne, et l'un de ses acteurs, Gregory Peck, étaient visés.



Le sénateur Joseph McCarthy exhibant une carte des zones prétendument « infiltrées » par les communistes lors de ses audiences controversées, comparées à des chasses aux sorcières, en 1954.



Le 3 septembre 1957, un jeune homme blanc du nom de Paul Davis Taylor agite un drapeau confédéré devant la Little Rock Central High School, qui vient tout juste de refuser l'admission de neuf étudiants afro-américains. Il est acclamé par une foule de cinquante personnes.

bibliothèques, voire militer contre l'avortement. Au fil des années, la JBS contribue à forger un discours alternatif à l'extrême droite. Un de ses grands projets est de faire sortir les États-Unis de l'ONU, qu'elle juge corrompue par les socialistes internationaux depuis sa création après la Seconde Guerre mondiale. Bien avant l'avènement des réseaux sociaux, elle s'y emploie en lançant des campagnes nationales. « Une de ses tactiques est de conseiller à ses membres de submerger de lettres les responsables de toute association ou entreprise dont le patriotisme n'est pas jugé entièrement satisfaisant », note Jacques Amalric. C'est ainsi, par exemple, qu'ils persuadent la compagnie aérienne United Airlines d'effacer sur la carlingue de ses appareils l'emblème des Nations Unies, qu'elle avait choisi comme signe distinctif. Autre bête noire des Birchers : le juge Earl Warren. À la tête de la Cour suprême de 1953 à 1969, ce haut-fonctionnaire d'État déclare inconstitutionnels la ségrégation raciale dans les écoles ou les transports publics ou l'interdiction des mariages entre Blancs et Noirs ; ses arrêts instituent les droits de défense dans la procédure pénale ou interdisent de prier dans la rue. À travers une société de façade, la Birch Society fait ériger partout dans le pays des panneaux à charge contre lui : « Aidez à sauver notre république - destituez Earl Warren. » Sans succès... Surfant sur les peurs en matière de santé publique, le mouvement affirme aussi que les agents de l'État ajoutent du fluor dans l'eau potable, non pour soigner les caries des enfants, mais pour empoisonner les Américains. Il manque à la JBS un président qui prêcherait le patriotisme, s'opposerait à l'immigration, se retirerait des traités internationaux et éliminerait les forces qui tentent de saper l'Amérique. Durant la campagne des élections présidentielles de 1964, le mouvement voit dans le sénateur républicain de l'Arizona Barry Goldwater le candidat idéal. « L'extrémisme dans la défense de la liberté n'est pas un vice »,

aime alors répondre aux journalistes le fortuné rentier, qui défend l'usage de l'arme nucléaire contre l'URSS. « Goldwater considérait que Robert Welch était un extrémiste fou, mais que la Birch Society elle-même était pleine de citoyens honnêtes travaillant dur et bien pour la cause de l'américanisme. Tout au long de la course de 1964, il a profité de l'argent et de la main-d'œuvre des Birchers », rappelle Rick Perlstein dans son livre *Before the storm* (Hill & Wang, 2001). Las, Goldwater est sévèrement battu par le démocrate L. B. Johnson, élu 36^e président des États-Unis en novembre 1964, juste après l'assassinat de Kennedy. Ce qui l'a perdu ? Un film publicitaire lancé par les démocrates, où l'on voit une fillette effeuillant une marguerite dans un paysage bucolique, brutalement remplacée par un champignon atomique. Au début des années 1970, la JBS, noyauté par des suprémacistes blancs de plus en plus violents, est dans le collimateur des médias, des hommes politiques des deux partis et de groupes comme l'Anti-Defamation League ou la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People). Elle commence à s'estomper... sans s'éteindre tout à fait. Aujourd'hui relocalisée à Appleton, Michigan, l'organisation continue de haranguer les visiteurs sur son site internet jbs.org : « Restez informés, impliquez-vous, l'Amérique a besoin de patriotes pour protéger et restaurer la liberté, l'indépendance et les droits que Dieu nous a donnés. » Ses slogans et ses missions phare : « Get US out! Of the UN » (Sortez-nous/les États-Unis des Nations Unies) ; « Save Our Children from Public Schools » (Sauvez nos enfants des écoles publiques) ou encore la lutte contre la prétendue fraude électorale et la gestion de la pandémie COVID-19. Du pain béni pour Donald Trump et ses partisans, la nébuleuse conservatrice du Tea Party, à l'approche de la 60^e élection présidentielle américaine, en décembre 2024.

Pascale Desclos

À LIRE

Birchers: How the John Birch Society Radicalized the American Right, Matthew Dallek, Basic Books, 2023.

Du Tea Party à Donald Trump : la radicalisation du Parti républicain aux États-Unis, Marion Douzou, Cahiers d'Histoire 152, 2022.

ET LE TEA PARTY PRIT LA RELÈVE



La jeune Betsy Ross en train de confectionner le premier drapeau américain à la demande de George Washington (couverture du magazine *Elks* par Paul C. Stahr, juillet 1927.)

Porté par son égérie, l'ex-gouverneur de l'Alaska, Sarah Palin, membre du Parti Républicain, le mouvement du Tea Party s'est fait connaître depuis 2009 en réclamant la réduction des taxes et des pouvoirs de l'État fédéral américain. Il est aussi réputé pour ses positions contre l'avortement, la réforme du système de santé ou le réchauffement climatique. Son nom fait référence au Boston Tea Party, une révolte contre le Parlement britannique qui éclata en 1773 à Boston, alors capitale de la Colonie de la baie de Massachusetts. Une « Tea Party » consistait à l'époque à jeter par-dessus bord les cargaisons de thé importées par bateau des Indes britanniques et détaxées, pour protester contre la

concurrence déloyale faite aux producteurs américains. Pour le TEA Party, l'acronyme TEA signifie « Taxed Enough Already » (déjà suffisamment taxé). Son étendard : un drapeau remontant à la guerre d'indépendance à l'effigie d'un serpent à sonnettes et à la devise « Don't tread on me » (Ne me marchez pas dessus).

DE LA JOHN BIRCH SOCIETY À TRUMP

« Le Tea Party semble être apparu ex nihilo, mais il fonctionne en réalité sous la forme d'une nébuleuse d'organisations conservatrices ou d'extrême droite, de think tanks, d'universités, d'une sphère médiatique et de milices armées, qui existent depuis de nombreuses années dans le paysage politique étatsunien. C'est ce qui lui donne sa force de frappe », décrypte Marion Douzou, maîtresse de conférences en civilisation américaine à l'Université Lumière Lyon 2. La chercheuse souligne en particulier ses filiations avec la John Birch Society, fondée en 1958. « Les membres de la JBS, rompus de longue date à l'activisme politique, militent aujourd'hui activement au sein du Tea Party. Même si nombre d'éléments concourent à les différencier, ces deux organisations dessinent une tendance de fond : le déplacement de la mouvance conservatrice vers des rives de plus en plus droitières et intransigeantes. » Soutien puissant à l'élection de Donald Trump, en 2017, le Tea Party a en effet profité de ses quatre années de présidence pour noyauter le Parti Républicain de l'intérieur, en y grignotant des postes-clés ou en faisant progresser des idées d'extrême droite sur des questions comme le droit à l'avortement, la protection du droit de vote des minorités ou l'immigration. Le 6 janvier 2021, une foule armée et insurrectionnelle a pris d'assaut le Capitole pour empêcher les élus de certifier la victoire de Joe Biden à l'élection présidentielle. Parmi eux, des milices d'extrême droite et des groupuscules arborant fièrement leurs couleurs, comme le drapeau du Tea Party ou celui de Betsy Ross. Autant de symboles d'un « âge d'or » durant lequel ni les Noirs ni les femmes n'avaient le droit de vote. Dans ses discours d'adieu à ses supporters, le président Donald Trump leur a fait la promesse : « Nous reviendrons, sous une forme ou une autre. »

P.D.